

Petit Journal de l'association

DEMAINS

DEveloppement huMAIN Nord Sud

Siège social: 15 rue de l'aumônerie
49080 BOUCHEMAINE
02 41 77 19 89

contact@demains.org
www.demains.org

N° 7 - janvier 2010

Le Petit Journal nous revient pour nous emmener avec Françoise et Dominique Levesque découvrir plus avant notre partenaire TREE : Trust for Rural Education and Emancipation. Cette petite association indienne a été créée après le tsunami à Tranquebar, dans l'état du Tamil Nadu (sud-est de l'Inde, environ 200 km au sud de Pondichéry).

PCTC, une ONG indienne que certains d'entre nous connaissent bien, lui apporte son soutien.

Françoise nous propose un compte-rendu illustré et très complet de la rencontre en décembre 2008 avec Samuel Santhosham, le responsable de TREE.

Avant de laisser la parole à Françoise, souhaitons à **DEMAINS**, pour cette année 2010 qui débute, de faire grandir toujours davantage les deux mots-clés de sa charte que sont Partenariat et Solidarité !

Hélène Sauvage

Le but de cette rencontre était donc de faire le point sur le fonctionnement du Centre de soins pour enfants handicapés (Day Care Center ou DCC) de Tranquebar. Ce centre a été créé à la suite du tsunami par l'association indienne TREE avec le parrainage de PCTC (ONG indienne spécialisée dans l'aide aux handicapés). Un nouveau bâtiment pour l'abriter a été construit en 2008 avec une subvention de la Fondation de France, sollicitée et transmise par DEMAINS. DEMAINS s'est engagé en février 2008 à financer le fonctionnement du Centre de soins pendant deux ans, à hauteur de 135 000 roupies par an (environ 2200 €). Cet argent permet de payer trois salaires et la location d'un véhicule.



Les deux autres programmes soutenus à la suite du tsunami sont terminés. Le collège construit sur un terrain acheté avec l'argent reçu par DEMAINS a été ouvert à la rentrée de juillet 2007 et les maisons et toilettes construites à Erukatancherry avec une première subvention de la Fondation de France, sont terminées depuis l'automne 2007 à la satisfaction générale.

A cause des circonstances climatiques (une mousson cyclonique), l'organisation de cette visite est un peu plus compliquée que prévu. Les communications téléphoniques avec Samuel Santhosham sont difficiles. Pendant plusieurs jours, nous n'avons pas réussi à le joindre. Les inondations récentes ont beaucoup perturbé les télécommunications dans la région : les hôtels n'acceptaient plus les cartes bancaires, la route de Kumbakonam à Pondichéry était coupée, et la gare de Tiruvarur est restée 12 jours sous l'eau. Et parce que j'entends mal et qu'il parle anglais avec un fort accent tamoul, je le comprends difficilement. Finalement nous renonçons à aller à Tranquebar dans la journée, instruits par l'aller et retour à Kariyandal pour rencontrer Xavier Mariados (directeur de PCTC) : sept heures et demi de bus dans la journée, éreintantes. Nous décidons de voyager mardi après-midi et de passer la nuit à l'hôtel.

Le lundi après-midi, Samuel nous téléphone. Nous sommes alors à Pondichéry dans notre chambre ; il pleut et la rue où se trouve notre Guest House est entièrement sous l'eau (mais rien de comparable avec les pluies de la semaine dernière).



Samuel mentionne des manifestations dans la région de Tranquebar. Nous nous demandons, pour ces deux raisons, s'il est bien sage de prendre le bus.

Ces manifestations sont celles des producteurs de crevettes.

Le Hindu du 2 décembre titrait :

La pluie emporte les crevettes des élevages : Il y a 600 élevages déclarés et 140 en cours d'enregistrement dans le district de Nagapattinam. A cause du retard de la mousson, le niveau de salinité était au-dessus de l'optimal et la récolte n'avait pas encore été faite...

Beaucoup de ces élevages ont été créés à la suite du tsunami pour utiliser des terres rendues impropres aux cultures traditionnelles à cause de leur salinité.

Le Hindu du 3 décembre titrait :

- Les pertes des producteurs de riz s'élèvent à 9,5 milliards de Roupies dans les districts de Tanjore et Tiruvarur

- Le prix des légumes augmente à la suite des pluies ininterrompues dans l'Etat : ... 40 Roupies au lieu de 15 pour un kg de tomates...

- Dans la région de Thanjavur, les agriculteurs frappés par les pluies demandent de l'aide :... Des centaines de manifestants ont été arrêtés par la police...

Mais mardi matin, après une averse qui nous met les pieds dans l'eau à la terrasse (couverte) du café où nous prenons notre petit déjeuner, la pluie s'arrête et le reste de la matinée se déroule sans précipitation. Pas de nouvelles dans la presse du jour, de manifestations attendues. A 13h nous sommes donc au Bus Stand et quelques minutes plus tard dans un bus pour Karikal via Tranquebar. Samuel nous a dit de descendre à "Riquedaille". C'est du moins ce que j'ai cru comprendre. Je fais l'hypothèse qu'il s'agit de Thirukadayur, un nom qui apparaît dans l'adresse de l'hôtel, et je montre cette adresse au contrôleur pour qu'il nous indique l'arrêt. Prix du voyage : 45 Rs pour 150 km, avec télévision en état de marche et de marche à plein volume ; notre bus est un bus de luxe, dans lequel nous avons la chance d'être assis, ce qui n'est pas le cas de tous les passagers.

A 16h 30 (et non pas 18h comme prévu), des passagers nous font signe de descendre. Un peu surpris, après une courte hésitation, nous nous avançons vers la porte ; pas d'hôtel en vue ni quoi que ce soit de reconnaissable, mais le contrôleur semble confirmer l'arrêt et le bus est sur le point de repartir. Il faut se décider vite : nous descendons.

Nous nous trouvons, au bord de la route, dans un petit village d'une cinquantaine de maisons de part et d'autre de la route, nous demandant si nous allons réussir à trouver un téléphone. On nous indique une petite, toute petite, échoppe, à quelques dizaines de mètres de là, d'où on peut téléphoner. Pour 2 Rs tout compris, un vieux monsieur très aimable réussit, après plusieurs essais, à joindre Samuel Santhosham, s'explique avec lui en tamoul, puis nous met dans un rickshaw et nous indique le prix de la course : 20 Rs.

A 16h 45, nous sommes à l'hôtel. Samuel nous y rejoint une demi-heure plus tard, accompagné d'une jolie jeune fille en sari bleu, Ms Sarojini. Nous convenons d'un rendez-vous à 9 h le lendemain. Un peu plus tard, la réceptionniste de l'hôtel nous remet un message écrit déplaçant le rendez-vous de 9h à 10h.

Avant dîner, je révise la liste des questions que j'ai prévu de poser aux différents membres du personnel de TREE. Elle ne sera pas très utile parce que personne au Centre de soins ne parle anglais, à part Samuel et Ms Sarojini.

Mercredi Ms Sarojini arrive à 10h précises et s'assied à côté de nous dans le jardin de l'hôtel. Je profite du retard de Samuel pour sortir ma liste de questions et commencer à l'interviewer.

Nom : Ms Sarojini. Fonction : Managing trustee (administratrice), depuis janvier 2006. Elle s'occupe du développement du centre, de sa promotion et de la recherche de fonds. A ma question sur son temps de travail, elle répond qu'elle travaille de 9h à 18h. La question avait pour but de mesurer si les conditions de travail à TREE sont bonnes ou mauvaises pour la région et pourraient être responsables de la rotation importante du personnel. Un très bon salaire en Inde, nous a dit sœur Thérèse, est de 30 000 Rs par mois. Notre fille, professeur à Kodaikanal, est payée l'équivalent de 15 000 Rs par mois. Nous payons l'éducatrice spécialisée de TREE 2000 Rs et la surveillante 1750 Rs. Mais la question ici est inappropriée parce que Ms Sarojini est bénévole et prend visiblement plaisir à son travail ; elle connaît bien chaque enfant. Elle a un M. A. (Master of Arts, diplôme de second cycle universitaire), à dominante Histoire. Son anglais n'est pas très bon et nous avons parfois du mal à nous comprendre.

Par exemple, elle ne connaît pas "when" qui veut dire "quand", même écrit, et répond chaque fois à la question "where" qui veut dire "où". J'en viens à me dire qu'ici le temps ne compte pas, que seules les distances comptent...

Le travail au centre est organisé de la façon suivante :

Les enfants sont répartis en 3 groupes d'âge :

- Première intervention, pour les enfants de 6 mois à 6 ans. La personne qui s'en occupe actuellement est bénévole.
- Education spécialisée, de 6 ans à 14 ans.
- Formation professionnelle, de 14 à 20 ans.

Les responsables de ces deux sections sont payées par nous (via PCTC parce que TREE n'a pas l'autorisation de recevoir de fonds de l'étranger). Elles sont actuellement sans formation spécialisée.

Ms Sarojini ajoute que PCTC soutient aussi les Self Help Groups (SHGs) ou groupes de micro-crédit. Ms Dayana qui s'en occupait, est partie mais elle sera remplacée. Ms Punitha, que nous avons vue en décembre 2006, suit actuellement une formation de deux ans à Chennai (Madras) ; elle doit revenir en juin 2009. Mrs Jayanthi, éducatrice spécialisée à TREE jusqu'en juin 2008, suit une formation d'un an à Trichy, ainsi que Ms Maheshwari.

Je demande à Ms Sarojini, quels sont ses projets d'avenir. Elle n'en indique pas d'autres que le travail qu'elle fait actuellement : promotion du centre, recherche de donateurs.

Il est dix heures et demi lorsque, la première, elle voit arriver Samuel et dit : « Professor is coming. »

Nous prenons le van de TREE qui nous attendait dans le jardin de l'hôtel depuis hier soir. Cette voiture fait habituellement, matin et soir, deux tours, un au nord et à l'ouest de Porayar et un autre au sud, pour prendre les enfants dans les différents villages et les amener au centre. C'est une voiture noire, correcte mais ni récente ni luxueuse. Elle a un chauffeur mais aujourd'hui, c'est Samuel qui conduit, très prudemment. Pendant que nous roulons et traversons quelques villages, Ms Sarojini m'explique que de tel village vient tel enfant...

Nous arrivons à Sathankudi, village de pêcheurs, dont les maisons, toutes pareilles, cubes de béton peints en bleu pale, témoignent d'une reconstruction récente.



La rue n'est guère plus large que la voiture. Le terrain autour du DCC est inondé et je me demande si nous allons pouvoir l'atteindre à pied sec. Samuel aussi : il interroge les villageois. On y arrive sans trop patauger.

Le bâtiment est loin d'être terminé. Samuel nous parle d'une inauguration le 22 décembre, c'est à dire dans 12 jours. Cela paraît improbable. Le sol n'est pas terminé, ni les voies d'accès, ni les plâtres, ni deux des piliers de soutien de la couverture sur la terrasse, ni les toilettes...

Je demande pourquoi la construction n'a pas avancé plus vite. « Il est difficile d'avoir des ouvriers. » Les ouvriers ne manquent pas de travail et vont au plus offrant. Il est difficile d'avoir des ouvriers si on ne les paye pas bien, c'est à dire à des tarifs très supérieurs aux tarifs d'avant le tsunami. Les prix montent et je comprends que le retard pris dans les travaux a entraîné un surcoût par rapport aux prix initialement prévus. La finition a sans doute dû attendre que les caisses soient remplies.



La surface du bâtiment est de 110 m². Il comprend, à droite une petite pièce qui servira de bureau, au centre une grande salle qui sera divisée en deux salles de classe (une pour les 6-14 ans et une pour les 14-20 ans) et à gauche une pièce où seront construites des toilettes pour les filles, pour les garçons et pour le personnel.



La couverture est en tôle ondulée. Un chemin surélevé permettant d'accéder au bâtiment quand il pleut, est à aménager. Le matériau (déblai de chantier) a été fourni gracieusement. Il reste à niveler, à poser un revêtement, mais surtout à installer une buse pour traverser un étroit canal au bout du terrain. On pourra alors arriver au DCC par l'autre côté du terrain, ce qui facilitera l'accès en voiture. Mais pour installer cette buse, une autorisation administrative est obligatoire !

L'électricité ne sera pas installée dans le bâtiment avant qu'il soit occupé pour éviter que le matériel soit volé.



Et l'eau ?

" Water is a big problem. " Le problème vient du fait qu'on est près de la mer et que l'eau des puits est salée. Trois essais de forage ont été faits, en vain. Il n'y a pas d'eau potable au village. La source d'eau non salée la plus proche est à 1,5 km. L'administration apporte de l'eau potable au village, par camion, tous les trois jours. C'est pourquoi on voit, au bord des rues, d'énormes bidons (250 litres) de plastique noir. Un camion d'eau potable de Thirukadayur coûte 1200 Rs. " Même à Thirukadayur, l'eau commence à être salée " dit Samuel. Et, en désignant l'eau qui stagne sur le terrain tout autour du DCC depuis les dernières pluies : " Cette eau est pure mais dès qu'on descend, elle est salée ". La pureté de cette eau où pataugent quelques vaches nous laisse songeurs. Il ajoute que l'été, ces terrains sont complètement secs, le bétail n'a plus rien à manger et la vie des gens est difficile.



Nous remontons en voiture, et après une manœuvre délicate, nous prenons la route de Porayar où se trouve le DCC actuel. Pour y arriver, nous passons devant le " College " universitaire où Samuel enseigne l'histoire et l'archéologie (qui est sa spécialité). Ensuite, les routes deviennent très petites. Ce centre de soins, situé dans un village plus aéré, avec des arbres, paraît plus agréable que celui que nous venons de voir à Sathankudi. L'entrée donne directement sur la rue, mais c'est une rue où les voitures sont très rares. Il y a un bureau à gauche de l'entrée, une petite salle à droite, une grande salle en face et, derrière, encore deux petites pièces. Les pièces du fond donnent sur un tout petit jardin avec un puits et un seau, et des toilettes sans eau courante. Je demande pourquoi construire un nouveau bâtiment. — Parce que le Centre actuel ne possède pas de terrain de jeu et que le jardin est trop petit pour qu'on puisse y cultiver quelque chose. Or jardiner est une activité importante pour les enfants handicapés, c'est une occupation qui leur convient.

On apporte deux chaises et nous nous installons dans le bureau. Je demande à Samuel comment il voit l'avenir du DCC quand l'aide de DEMAINS aura pris fin. Il me dit que le DCC a démarré en 2005 et qu'il n'a pas attendu notre aide pour fonctionner. Sans notre aide, il pouvait fonctionner mais ne pouvait pas s'étendre. L'éducation spécialisée a démarré en 2007, ce qui est très récent, la section Première Intervention en 2008 et la formation professionnelle démarrera en 2009.

Je demande si les personnes qui sont actuellement en formation vont revenir travailler au DCC. Je pose cette question parce que Xavier Mariadoss nous a dit la difficulté qu'il a à recruter. La réponse est sans hésitation : — " Definitely ", ce qui veut dire " Sans aucun doute ". Leurs études sont payées par TREE et elles doivent, toutes les trois, revenir travailler au DCC en mai 2009, c'est à dire bientôt. C'est nécessaire : si TREE veut obtenir des subventions du gouvernement pour le DCC, le personnel doit être qualifié.

Je demande des nouvelles de Dayana. Samuel nous dit qu'il cherche quelqu'un pour la remplacer parce que le travail est trop dur pour elle qui n'a pas une très bonne santé. Je demande si le salaire est correct. Oui, le salaire est OK, ce n'est pas le problème.

Il ajoute que pour trouver une candidate pour la bourse d'études d'un an à Trichy, il a vu une quinzaine de jeunes filles avant de pouvoir recruter Ms Maheshwari. Toutes étaient d'accord pour faire des études mais aucune pour s'occuper d'handicapés mentaux. Avec cet argument : " Mes parents ne le permettraient pas ", comme si le handicap mental était contagieux. Il y a peut-être encore ici une vision du handicap mental, source de honte pour les parents et conduisant à garder les enfants à la maison, qui a presque disparu chez nous.

Samuel paraît n'avoir aucune inquiétude en ce qui concerne l'avenir du DCC. Son argument est le suivant : la plupart des parents et chefs de village ignorent actuellement la possibilité d'une prise en charge des enfants handicapés. Il n'existe aucune structure d'accueil pour ces enfants dans la région. Peu à peu, quand le centre sera plus connu, davantage d'enfants y viendront. TREE a l'intention d'investir pour que le DCC soit reconnu comme Ecole Spécialisée. Pour cela, un terrain de jeu est nécessaire et ce n'aurait donc pas été possible dans l'ancien bâtiment. Une campagne de publicité locale est prévue, pour laquelle Sarojini a réalisé un dépliant de présentation du DCC. Par ailleurs, TREE a posé sa candidature auprès du Gouvernement Central pour devenir membre du " National Trust pour le soin des enfants handicapés mentaux ". TREE a également sollicité une subvention auprès de la Fondation Rajeev Gandhi à New Delhi, pour un programme de première intervention dans le nord du district.

On nous sert une petite collation ; le bureau est si exigü qu'on ne sait pas où poser les choses. Dans le même temps, nous regardons le CD de présentation de TREE et du DCC, réalisé par Ms Sarojini.

Avant d'aller rencontrer les enfants et leurs parents, je demande à Samuel si PCTC est " very helpful ". Là encore, la réponse est sans hésitation : " Definitely ". Samuel nous explique qu'il a une formation de professeur, qu'il ne connaît rien au handicap ni à l'associatif ni au micro-crédit, et que PCTC lui a appris beaucoup de choses. Il nous dit également que TREE a organisé récemment un colloque sur l'éducation du public à la naturopathie. Il a remarqué qu'il y a dans la communauté des pêcheurs, un taux d'enfants handicapés mentaux nettement plus élevé que dans les autres communautés. Pourquoi ? Parce que les mariages y sont plus précoces (14-15 ans alors que l'âge légal du mariage en Inde est de 21 ans) ?

Quinze enfants sont inscrits au Centre. Dix sont présents aujourd'hui. Les enfants sont là de 9h 30 à 16h 30. Quatre ou cinq de ces enfants ont une " carte d'identité " qui leur permet de bénéficier d'une aide du gouvernement. Cette aide, de 500 Rs par mois, n'est accordée qu'aux enfants qui sont reconnus handicapés à plus de 50 %.

Dans la petite pièce qui sert à la formation professionnelle, 5 adolescents sont rassemblés autour d'une machine à coudre. Leur retard mental est visible ; ils manifestent néanmoins une certaine ouverture et, pour certains, sont même très souriants. J'ai l'impression qu'ils ne font pas grand-chose mais ne sont pas plus malheureux ici qu'ils pourraient l'être seuls chez eux.

La formation professionnelle actuellement envisagée est la fabrication de matériel de nettoyage pour la réparation automobile. Il s'agit de tampons textiles fabriqués à partir de tissus usagés qui sont " dé-tissés ". Ces tampons sont vendus dans des sacs en plastique au prix de 6 Rs l'unité. Une demi-roupie sert à l'achat du matériel (vieux chiffons), une roupie va à l'éducatrice, une autre à l'association, le reste aux enfants et à la souscription d'une assurance personnelle. Avec le label de « Kirubalayam - Centre de Soins pour enfants handicapés mentaux », ces pads de nettoyage devraient se vendre facilement à Karikal, ville voisine qui possède de nombreux points de vente de pièces détachées, ateliers de réparation de 2, 3 et 4-roues, et distributeurs de carburants.

Ce travail de séparation des fils des étoffes, présente en outre, selon Samuel, l'avantage d'exercer la coordination mentale des adolescents handicapés.

Dans la salle suivante sont réunis 5 enfants plus jeunes, qui nous accueillent aussi, pour la plupart, avec un grand sourire. On a l'impression, au moins pour certaines petites filles, qu'elles sont vraiment aimées et heureuses.



Dans la même salle nous attendent quatre mères d'enfants, dont une est "group leader" pour un groupe "spécial" de 5 mères d'enfants handicapés, et deux hommes, "group leaders" pour un groupe "standard" de 15 hommes. Un de ces hommes est père d'un des adolescents handicapés et conseiller municipal à Sathankudi, ce qui est une circonstance très favorable pour la construction du nouveau Centre de soins.



Nous comprenons au fil de la discussion sur les SHGs (groupes de micro-crédit) que ceux-ci doivent non seulement avoir deux responsables mais aussi un nombre minimum de membres pour être reconnus par le gouvernement. Ce minimum est normalement de 12 personnes mais il est ramené à 5 ou 6 pour les groupes d'handicapés ou parents d'enfants handicapés. La reconnaissance administrative ouvre droit à une aide du gouvernement, qui permet par exemple de démarrer un élevage de volaille. Elle est acquise au bout de 2 ans d'existence du groupe (autrefois, 6 mois seulement étaient nécessaires).

Les 5 femmes du groupe spécial ont élaboré chacune un projet d'activité : pour deux d'entre elles, ouvrir une "petty shop" (mini boutique) ; pour une autre, fabriquer une crème anti-moustique à base de plantes ; quant aux deux dernières, je n'ai pas bien compris ce qu'elles veulent faire.

Ensuite, une longue discussion s'engage entre Samuel et les femmes, en tamoul, dont très peu nous est traduit. Ce qui nous est traduit concerne un incident qui a eu lieu la veille. Un enfant a uriné dans la salle de classe. L'éducatrice a nettoyé. Ce qui nous paraît aller de soi, en Inde, ne va pas de soi. Il faut se souvenir de l'ampleur du sacrifice consenti par Kasturbai, la femme de Gandhi, quand il l'a obligée à nettoyer elle-même les toilettes. « Elle a pu le faire, dit Samuel en parlant de l'éducatrice, parce qu'elle aime les enfants. » Je comprends qu'il prêche l'amour. Et effectivement, là, l'amour est nécessaire, même s'il ne suffit pas toujours. Je comprends aussi, sans en être sûre car son tamoul et son anglais sont très difficiles à distinguer, qu'il parle de son fils, qui a été reçu à l'examen (très difficile) d'entrée à la faculté de médecine. J'en déduis que son fils a l'intention de travailler dans la région et non pas dans les grandes villes indiennes ou à l'étranger. Nous avons lu dans la presse que le gouvernement indien a essayé d'imposer aux jeunes médecins un service minimal de 2 ans en Inde avant d'avoir l'autorisation d'émigrer pour faire carrière en Angleterre ou aux Etats-Unis. Mais devant le tollé que cela a suscité, il a dû y renoncer.

Deux femmes médecins sont arrivées pour rappeler que les enfants doivent être amenés le lendemain au Vinayaka Mission Medical College. Cet hôpital universitaire offre tous les mois une visite médicale gratuite aux enfants de TREE. On élargit le cercle pour leur permettre de participer à la discussion. Je me demande si le statut des femmes indiennes se mesure toujours à leur carrure.

Une cinquième mère rejoint les autres. Puis une de ces femmes fond en larmes. Nous apprendrons plus tard qu'elle a un fils unique, handicapé mental ; elle espère qu'au centre, il pourra faire des progrès. Une autre mère a deux enfants handicapés et exprime sa reconnaissance qu'un des deux soit pris en charge par le DCC.

J'admire ces femmes. Je sens beaucoup de respect mutuel et de dignité chez elles. Elles qui ne connaissent sans doute pas d'autre culture que celle de leur village, sont pourtant là, chacune avec sa personnalité. J'admire leur courage, cette force qu'elles trouvent peut-être en n'étant plus isolées. Il n'y a pas beaucoup d'endroits où on peut exprimer sa peine sans être rejeté et sans ajouter à celle des autres.

Avant de partir, nous repassons au bureau. Samuel termine par une profession de foi chrétienne dont je n'ai pas retenu les termes mais qui insiste sur la charité (le don, l'amour). C'est ce qui pour lui, donne sens à son engagement.

Dans l'entrée en partant, nous croisons une sixième mère qui vient d'arriver, celle du plus jeune des enfants qui n'a pas encore 6 ans. Ensuite, nous cherchons le chauffeur, qui était là il n'y a pas longtemps mais qui, depuis, a disparu avec les clefs de la voiture. Pour rentrer à Pondy, Samuel a proposé de nous emmener prendre le bus à Karikal. Nous avons accepté, bien contents, car si nous prenons le bus à Tranquebar, nous avons toutes les chances de faire le voyage debout. Il y a, paraît-il, un bus à 3 h, qui nous conviendrait bien car nous avons promis d'être rentrés au plus tard à 8 heures.

Dans la voiture, Sarojini me raconte qu'elle a 23 ans, qu'elle habite chez ses parents qui sont fermiers, qu'elle a un frère plus jeune, encore étudiant...

A trois heures moins dix, nous nous garons dans une rue passante de Karikal. Je mets un certain temps à comprendre que nous nous sommes arrêtés pour aller au restaurant et non au Bus Stand. Je demande si nous avons le temps de déjeuner étant donné qu'il nous faut être au Bus Stand à 3 heures. — Bien sûr ! Dans l'Inde profonde, on a toujours le temps. Nous essayons un premier restaurant où Samuel rencontre des collègues ou amis, mais ce restaurant est plein. Nous traversons la rue et allons en face, à l'hôtel Paris International. Nous commandons trois "meals" (repas servis sur un plateau). Samuel commande, en plus, un plat de chou-fleur. Le déjeuner est très bon, très épicé, et pas cher, comme tous les "thalis" que nous avons mangés à Kodaikanal et Pondy.

Je profite de ce que Samuel s'est éloigné pour demander à Sarojini si elle n'a pas l'intention de se marier. Je n'obtiens pas vraiment de réponse et quand Samuel revient, elle se tourne vers lui et lui répète la question en riant, comme si c'est lui qui devait répondre ! Il est trois heures et quart ; nous quittons le restaurant. A trois heures 20 nous sommes au Bus Stand et quelques minutes plus tard dans un bus pour Chennai. Samuel monte dans le bus avec nous et, tout aussi autoritairement que le contrôleur du bus qui nous a ramenés de Tiiruvannamalai, et sans nous demander davantage notre avis, enjoint à un monsieur de changer de place pour que nous puissions nous asseoir, l'un à côté de l'autre et pas tout au fond où il restait des places libres.

Pour conclure, que retenir de cette visite ? Que ces enfants, et leurs mères, sont certainement plus heureux dans cette structure que confinés à la maison, que le DCC leur offre un avenir plus humain si tant est que « c'est la relation à l'autre qui permet à l'être humain de devenir ce qu'il est. » Si ce projet se développe, même lentement, en partie grâce à l'aide que nous lui aurons fournie au départ, s'il s'étend à d'autres ONG des cantons voisins, comme TREE en a le projet, on peut penser que cet argent aura été bien employé.

Les jours suivants, je me suis beaucoup interrogée sur la différence entre PCTC et TREE. Il m'a semblé que c'est une différence de priorités, que pour PCTC, la justice, ou l'égalité, vient d'abord alors que pour TREE c'est le don (la charité). En France, la première de ces options est celle de la modernité (de la sécularisation) et la seconde celle de la tradition (de la religion). J'ai un peu tendance à partager la préférence moderne. Cependant, je me demande : quel critère peut nous permettre de choisir, dans chaque situation, entre l'une ou l'autre priorité ? Réponse de Xavier : — La charité est la réponse qui convient dans les situations d'urgence ; ensuite, il devrait y avoir un désir toujours présent d'aller de la Charité vers le Développement, qui est justice et paix. Tout processus de développement s'appuie sur un mélange d'aide matérielle (charité), d'aide sociale et d'aide à la participation (éducation à l'autonomie) pour un progrès pérenne. »



Que s'est-il passé depuis ?

Les sols et revêtements intérieurs et extérieur du nouveau bâtiment ont été terminés.

Le bâtiment a été inauguré le 25 février 2009, en présence d'une douzaine de personnalités locales, parmi lesquelles, le sous-directeur du Centre des Impôts, M. Ajay Yadav, le directeur de l'Université Luthérienne de Porayar (TBLM College), la responsable au niveau du district de la réhabilitation des handicapés, Mrs Yamuna Bai, le président du Rotary Club de Karikal, un chirurgien de l'Hôpital Général de Porayar, le président de l'Union des Conseils municipaux du district, le président (suédois) de l'ONG Kudumbam, le secrétaire d'une association musulmane, etc...

A la fin de la cérémonie, Melle Sarojini a exprimé sa reconnaissance et proposé un "vote de remerciements" aux donateurs :

- à PCTC, qui a financé l'achat du terrain,
- à la Fondation de France qui a financé la construction du bâtiment,
- à DEMAINS qui finance la rémunération du personnel.



(Samuel Santhosham à gauche)

Le Centre de soins a reçu le nom d'Ecole Spécialisée Kirubalayam, où Kirubalayam veut dire Grâce.

En juin 2009, à la fin de leur formation, Ms Punithavalli et Ms Jayanthi sont revenues travailler au Centre comme prévu. Samuel note en août 2009, qu'après leur arrivée, certaines méthodes d'enseignement ont été changées et qu'il s'en est suivi un changement dans l'attitude des enfants, dont les parents ont témoigné au cours des réunions de parents.

Un certain nombre de choses restent à faire : clôturer le terrain, niveler la route, aménager le jardin et le terrain de jeu... Toute l'aide que nous pourrons apporter sera la bienvenue et profitera directement aux enfants. Mais la survie de l'Ecole ne dépend pas de nous. Une donatrice a offert une pompe à eau (manuelle) et Samuel se réjouit de l'implication de certains de ses étudiants.

Françoise Levesque

La vie de l'association

*Le vendredi 5 février 2010, 20h30
à la Maison pour Tous de Monplaisir, Angers
3 rue de l'Écriture - Angers*

*DEMAINS propose une pièce de théâtre
"Ma sœur est rentrée dans une secte"
de Philippe Danvin
par la troupe «Les Artimbanques » de la Caisse des Dépôts
d'Angers,
au profit de ses actions solidaires en cours*

*Entrée : 7 €
Places à réserver en téléphonant au 02 41 77 19 89
ou au 02 41 77 12 57*

**Retenez dès à présent votre week-end de la
pentecôte
les 22-23 & 24 mai 2010**

Notre assemblée générale 2010 aura lieu à Angers

Nous prendrons bien sur des nouvelles de nos
partenaires
et faisons confiance à l'équipe angevine pour nous
préparer de bons moments de convivialité !!

(de plus amples détails, pratiques, vous serons donnés
ultérieurement)